67e Festival de Cannes

Comment font les femmes ?

Après la polémique d'il y a deux ans, quand il n'y eut aucune réalisatrice en compétition au Festival de Cannes, les femmes semblaient tout à coup cette année au cœur de toutes les préoccupations.

Viviane Thill

Le jury officiel du 67e Festival de Cannes était présidé par Jane Campion, la première et à ce jour unique femme à avoir remporté la Palme d'or (pour *The Piano,* c'était il y a... 21 ans !). Dans une interview à *Libération* au début du festival, elle a révélé qu'elle avait proposé au délégué général du Festival, Thierry Frémaux, un jury entièrement féminin pour que – une fois n'est pas coutume – les hommes (il y en avait dix-sept en compétition, contre deux femmes) soient jugés par leurs consœurs. Elle n'a pas eu de réponse, mais au final, le jury fut composé de cinq femmes et de quatre hommes, ce qui – sauf erreur – est une première. Avec une pointe d'(auto-?) ironie, Frémaux lui-même n'a d'ailleurs jamais manqué de citer les réalisatrices présentes dans la salle à chaque fois qu'il présentait un film durant le festival.

L'Observatoire européen de l'audiovisuel, qui organise chaque année un atelier à Cannes, avait intitulé celui de 2014 « Girls Just Wanna Have Film » pour analyser la place des femmes dans le cinéma aujourd'hui. La salle était bondée (surtout des femmes, mais une majorité d'hommes à la tribune) et le résultat peutlaisser pour le moins dubitatif : les femmes réalisent bien moins de films que les hommes (moins de 20 % des films européens pris en compte sur la période 2003-2012 ont été réalisés par des femmes d'après une étude de l'Observatoire), elles disposent de budgets moins élevés, leurs films sont moins vus, et – tous métiers confondus – elles gagnent presque systématiquement moins que les hommes.

[...] les femmes réalisent bien moins de films que les hommes [...], elles disposent de budgets moins élevés, leurs films sont moins vus, et – tous métiers confondus – elles gagnent presque systématiquement moins que les hommes.

Les battantes

Mais à l'écran au moins, les femmes et leurs combats étaient présents. Le Mauritanien Abderrahmane Sissako montre leur souffrance sous le joug islamiste dans *Timbuktu* (Compétition), injustement oublié au Palmarès. Son personnage principal est certes un homme condamné à mort pour avoir accidentellement tué un voisin (un meurtre quasi biblique, magnifiquement filmé), mais le sort de sa femme Satima et de sa fille Toya intéresse Sissako au moins autant que celui de Kidane. Satima, interprétée par Toulou Kiki, chanteuse touareg d'une formidable dignité, tient tête au djihadiste qui vient la draguer, tout en lui reprochant de ne pas couvrir ses cheveux qu'elle lave devant lui. « Si ça ne lui plaît pas, qu'il détourne les yeux », répond-elle. Il y a aussi la poissonnière que les islamistes veulent forcer à mettre des gants et qui leur tend un couteau et ses deux mains à couper. Celle que l'on veut marier de force à un djihadiste étranger. Celle que l'on fouette pour avoir chanté et s'être trouvée dans la même pièce que des hommes (elle est interprétée par la musicienne malienne Fatoumata Diawara). Il y a la folle un peu sorcière (Kettly Noël, danseuse haïtienne travaillant au Mali), qui a le droit de tout faire, même injurier les hommes, même danser, parce que les islamistes n'ont pas de prise sur la folie. Et puis, il y a la petite Toya sur laquelle se termine le film, fillette désormais orpheline, au destin plus qu'incertain.

Dans *Gett, le procès de Viviane Amsalem* (Quinzaine des réalisateurs), la cinéaste et actrice Ronit Elkabetz et son frère Shlomi dénoncent la législation archaïque qui force les femmes juives à s'humilier – parfois des années durant – devant un tribunal de rabbins, en suppliant leur mari de les répudier ou de les « libérer » afin qu'elles soient à nouveau « permises à tout homme ». Si le mari refuse, ni les rabbins et encore moins l'épouse ne peuvent l'y forcer.

Amour fou de Jessica Hausner (© Amour Fou)

Ronit Elkabetz joue une de ces femmes, résolue à ne plus vivre sous le même toit que son époux qu'elle déteste, alors qu'il s'obstine à lui refuser – avec une mauvaise foi et une cruauté évidentes – le « gett[1] ». Coincée entre les murs d'un décor réduit à quelques chaises et tables dans la salle et dans l'antichambre du tribunal, l'actrice, vêtue de noir puis de rouge, interprète cette femme à la façon d'une tragédienne grecque. La souffrance, l'humiliation, le désespoir, la peur, la rage donnent lieu à autant de séquences dans lesquelles Viviane Amsalem, femme libre au plus profond d'elle-même, mais muselée par les lois des hommes, ne réclame qu'une chose : qu'on lui accorde le droit de vivre sa vie. C'est de cruauté mentale qu'il est question ici et, à nouveau, de religion et de cheveux : l'un des rabbins ordonne sèchement à la femme de ne pas étaler sa chevelure devant lui.

Ne pas dire, ne pas montrer, ne pas vivre comme on en a envie : c'est aussi le sort de Marième, jeune adolescente qui doit trouver un moyen de devenir femme dans une banlieue française, où les règles sont édictées par les « grands frères ». *Bande de filles* (Quinzaine des réalisateurs) commence par une image incongrue : des jeunes filles jouant au rugby. Lorsqu'elles rentrent ensuite dans leur banlieue, leur joyeux babillement est réduit au silence dès qu'apparaissent les premières silhouettes masculines qui surveillent le quartier. C'est une séquence sans paroles, mais d'une grande force, qui ne sera malheureusement plus guère égalée par la suite. Le film de Céline Sciamma montre le poids social (plus que religieux) qui pèse sur ces jeunes filles, en jouant constamment sur le va-et-vient entre les codes féminins et masculins. Mais ce discours d'évidence très réfléchi, elle l'illustre de façon assez paresseuse par des situations attendues, une description de la banlieue qui paraît stéréotypée et en nous infligeant dans sa totalité la chanson *Diamonds* de Rihanna.

Dans *Mommy* (Compétition, prix du jury), la veuve Diane doit s'occuper seule de son fils qui souffre de troubles du comportement aussi difficiles à supporter pour son entourage que pour lui-même (et pour le spectateur). Après *J'ai tué ma mère* (2009), le réalisateur québécois Xavier Dolan complète avec ce film son regard très personnel, joyeusement iconoclaste et volontiers provocateur, sur la mère au cinéma. Ça crie, ça frappe, ça s'injurie (en québécois avec sous-titres français) et pourtant ces deux-là s'aiment et font front contre l'extérieur. C'est la formidable vitalité de cette mère Courage un peu *trash,* mais plus solide qu'il n'y paraît, qui emporte tout, surtout quand ce drôle de couple fait de façon inattendue place à une voisine bégayante venant chercher chez eux le soutien que son mari ne lui apporte plus et leur offre en échange un peu de répit. Le spectateur sort de ce film, un tantinet trop long, aussi lessivé que les personnages, mais pas mécontent d'avoir été ainsi secoué.

Les victimes

Déjà sorti au Luxembourg, *The Homesman* (Compétition) de et avec Tommy Lee Jones s'intéresse au sort difficile des femmes dans l'Ouest américain pour conclure que leur place était à l'est du Missouri, dans la civilisation. Ce n'est pas très féministe (contrairement à ce que proclame le dossier de presse), surtout si l'on songe que des femmes ont contribué – pour le meilleur et pour le pire – à conquérir les territoires dits sauvages, qu'elles ont été pionnières, cow-girls,

Dans son excellent *Amour fou* […], l'Autrichienne Jessica Hausner déconstruit le concept à partir de l'histoire de Heinrich von Kleist qui s'est suicidé, en 1811, en compagnie d'Henriette Vogel.

Timbuktu d'Abderrahmane Sissako (© Armada Films)

hors-la-loi, chasseuses de bison, trappeuses, fermières, médecins (tout cela en étant parfois obligées de se faire passer pour des hommes), mais aussi prostituées, danseuses ou mères de famille. Tommy Lee Jones préfère nous raconter l'histoire des victimes : celles qui n'ont pas tenu, que la pauvreté, la maladie, la mort prématurée de leurs enfants ou la peur des Indiens ont rendu folles. Celles-là doivent être reconduites à l'Est, et puisque les hommes se rebiffent, c'est Mary Bee Cuddy, fermière prospère mais qui semble faire peur aux hommes, qui s'y colle. Hilary Swank campe néanmoins un beau personnage de femme, courageuse bien que finalement vaincue elle aussi, face à Tommy Lee Jones, bourru mais généreux, qui s'en retournera seul vers le soleil couchant.

Récompensé pour l'interprétation de son acteur principal Timothy Spall dans le rôle du peintre J.W. Turner, *Mr. Turner* (Compétition) de Mike Leigh est aussi un cruel portrait de femmes dans l'Angleterre victorienne du XIX[e] siècle. La relation primordiale (et très touchante) du peintre est celle qu'il entretient avec son père. De la mère, il n'est question que furtivement, on comprend qu'elle a été internée. Leur étrange ménage est complété par la servante Hannah, qui sert de défouloir sexuel au fils Turner sans que celui-ci ne semble éprouver pour elle le moindre sentiment, alors qu'elle est secrètement amoureuse de lui, jusqu'à en devenir malade. Turner a par ailleurs rompu tout contact avec une ancienne amante, qui en est réduite à venir le harceler en traînant derrière elle leurs deux malheureuses filles. Le peintre se montrera toutefois plus empressé auprès d'une scientifique qui a des choses à lui apprendre sur la lumière, et révélera finalement un côté plus délicat auprès d'une veuve, avec laquelle il formera à la fin de sa vie un couple harmonieux, la veuve reprenant à ses côtés le rôle d'assistant(e) autrefois occupé par... le père.

Les amoureuses

Et l'amour romantique dans tout cela, censé être (si l'on en juge par la programmation des « Ladies Night ») la seule chose qui intéresse le public féminin ? Dans son excellent *Amour fou* (coproduit au Luxembourg par la société du même nom), l'Autrichienne Jessica Hausner déconstruit le concept à partir de l'histoire de Heinrich von Kleist qui s'est suicidé, en 1811, en compagnie d'Henriette Vogel. Lui était tourmenté, perpétuellement insatisfait, elle se croyait atteinte d'une maladie incurable. Comment en sont-ils arrivés à se tuer ensemble ? Dans la version de Jessica Hausner, Kleist est un homme égocentrique à la recherche de la personne qui l'aimerait au point de se tuer pour et avec lui. Il a déjà demandé à plusieurs proches (et a essuyé autant de refus), quand il rencontre Henriette Vogel. La réalisatrice montre, dans des scénettes qui sont autant de tableaux rigoureusement construits, les quiproquos, les hésitations, les petits arrangements avec les grands principes qui vont finalement mener les deux « amoureux » à se donner la mort, d'ailleurs plutôt à reculons dans le cas d'Henriette. La distance que crée sa mise en scène très théâtrale fait ressortir l'absurdité des situations et des propos, montrant qu'au bout du compte, chacun a ses raisons et qu'on est toujours seul, dans la vie comme dans la mort.

Il y avait pourtant des comédies romantiques à Cannes, mais d'un genre un peu particulier. Raflant tous les prix de la Quinzaine des réalisateurs (et le prix Fipresci en prime), *Les Combattants,* premier long métrage de Thomas Cailley, coécrit avec la scénariste Claude Le Pape, raconte l'histoire de Madeleine et d'Arnaud qui se rencontrent, se méprisent (du moins elle, car lui est plutôt attiré) et vont finir par s'aimer après maintes péripéties. Sauf que le lieu

de la rencontre est un camp d'entraînement de l'armée, qu'elle commence par lui mettre une belle raclée et qu'elle se fout de l'amour, puisque sa seule obsession, c'est la survie dans un monde promis à la catastrophe (nucléaire, climatique, écologique, peu importe, elle est sûre que cela va arriver). À partir de là, Thomas Cailley construit un récit qui bouscule les stéréotypes, aidé par l'excellente (et sportive) Adèle Haenel dans le rôle de Madeleine. Ici, c'est la fille qui entraîne le récit, forçant le garçon à réagir, c'est elle qui l'embarque dans son histoire avant d'apprendre que la survie, c'est un peu plus facile à deux. En jouant astucieusement des conventions de plusieurs genres (comédie romantique, mais aussi film militaire et film catastrophe, voire un détour par la robinsonnade), Thomas Caillet nous livre un premier long métrage sensible et attachant.

P'tit Quinquin de Bruno Dumont (© arte)

Et les hommes dans tout cela ?

Si, face à la femme-soldat Madeleine, Arnaud assumera finalement son rôle de héros, il n'en va pas de même dans le film suédois *Turist* (Un certain regard), hilarante remise en question du stéréotype de l'homme protecteur de la famille. Tomas se met en scène comme un père de famille modèle quand il se fait photographier avec femme et enfants pour une photo-souvenir des vacances de ski dans les Alpes. Mais le jour où une avalanche déboule sur la terrasse où la famille est en train de déjeuner, il attrape son portable et prend les jambes à son cou, laissant sa femme sauver les enfants. L'avalanche s'arrête finalement devant la terrasse, tout le monde est indemne, mais plus rien ne sera comme avant. Ebba, l'épouse de Tomas, est profondément choquée par l'attitude de son mari, dont elle attendait inconsciemment qu'il se conduise en héros. Lui se défend, d'abord en minimisant l'épisode, puis en invoquant l'instinct de survie qui l'aurait fait réagir sans réfléchir. Toutes choses auxquelles sa femme a beau jeu de rétorquer qu'elle est restée pour protéger les enfants. Dans les naufrages, explique le réalisateur Ruben Östlund dans son dossier de presse, la majorité des survivants sont des hommes. Le cinéma hollywoodien nous mentirait-il quand il nous inflige à longueur d'année ses mâles héros résolus à sauver le monde ?

À l'autre bout de la France, plusieurs femmes et un homme sont retrouvés en petits morceaux dans le cul d'autant de vaches brutalement passées de vie à trépas dans la mini-série *P'tit Quinquin,* belle surprise du Festival (Quinzaine des réalisateurs). Son réalisateur Bruno Dumont, qui fut professeur de philosophie, nous avait plutôt habitués jusque-là à des films très singuliers et troublants, mais ultrasérieux, dont les titres seuls *(La Vie de Jésus, L'Humanité)* suffisaient à écraser ses protagonistes et ses spectateurs d'un même coup de massue. Que cette fois il nous fasse rire aux éclats sans changer ni d'univers ni d'ambition (on le soupçonne d'avoir lu tout ce qui a été écrit en philosophie sur le rire) a laissé pantois la plupart des critiques. Faisant preuve d'un sens quasi diabolique du *timing,* dans la veine de l'absurde et du burlesque, il ne s'en interroge pas moins toujours sur la « bête humaine » (« C'est du Zola, mon commandant »). Tournée dans le Pas-de-Calais comme ses films précédents, interprétée par des gens du cru, la série produite par Arte suit vaguement deux policiers à la recherche d'un tueur en série, le tout étant observé et commenté par une bande de gamins, dont le « P'tit Quinquin » du titre, gueule extraordinaire, enfant de cœur et amoureux d'une jolie petite trompettiste prénommée Eve[2].

Et la Palme d'or ? Elle a été remise, de façon méritée, au film turc *Winter Sleep* de Nuri Bilge Ceylan qui, comme Bruno Dumont, s'interroge sur l'humanité, le bien et le mal, à travers un ancien acteur devenu, par héritage, propriétaire en Anatolie. Un peu condescendant, à la fois vis-à-vis de ses subalternes et des femmes de sa vie (sa sœur divorcée et sa jeune épouse), Aydin se voit comme un artiste et un intellectuel bienveillant, mais cette image qu'il a de lui-même est violemment remise en cause par un incident mineur (un gamin lui jette une pierre). Le réalisateur revendique ici l'influence très reconnaissable de Tchekhov : tout est dans la nuance, les petits riens, l'art de dévoiler peu à peu, presque imperceptiblement, à travers ce que le personnage cache au plus profond de lui-même, toute la complexité de l'âme humaine. ◆

1 Le gett est le parchemin que l'époux doit rituellement présenter à sa femme pour mettre fin au mariage.

2 La série sera diffusée les 18 et 25 septembre 2014 sur Arte.